

Les Lanciers de Flitterbat

I

Parmi toutes les enquêtes de Martin Hewitt que j'ai rapportées jusqu'à ce jour, il n'en est aucune à laquelle je me sois trouvé intéressé d'une façon directe et personnelle. Celle dont je veux parler à présent offre ceci de particulier que j'y fus, pourrais-je dire, en quelque sorte impliqué de cette façon, bien que légalement parlant cela se soit borné en somme à la valeur d'une vitre brisée. Il est en tout cas un fait certain : c'est que je considère, pour ma part, cette affaire comme une des plus curieuses qu'il m'ait été donné de voir et comme une de celles qui justifient le mieux l'axiome, maintes fois répété par Hewitt, qui affirme qu'il n'y a pas d'aventure, si romanesque ni si invraisemblable soit-elle, qui ne se soit passée à Londres.

C'était par une fin de soirée d'été — il y a de cela deux ou trois ans — et je me rappelle que je somnolais dans mon fauteuil avec, sur les genoux, un volumineux traité d'économie sociale. À cette époque, je publiais beaucoup de critiques littéraires dans les journaux ; mais l'ouvrage auquel j'étais en ce moment attelé était d'une lecture si ardue que j'avais essayé trois soirs de suite de le lire, et trois fois m'étais endormi dessus. Quoi de plus naturel d'ailleurs : il faisait une chaleur accablante, mon fauteuil était des plus confortable et cet ouvrage, avec sa profusion de mots compliqués et interminables, produisait sur moi l'effet d'un véritable soporifique. Malgré cela, j'avançais tout de même dans ma lecture, et le soir de ce quatrième jour, je m'étais bien promis de la terminer tout à fait. Bien qu'il fût tard, ma lampe n'était allumée que depuis une heure environ, car bien après neuf heures il faisait encore assez clair pour lire près de la fenêtre. Tout à coup, alors que ma vue commençait à se brouiller et que je n'arrivais plus à comprendre le sens des phrases que je lisais, un violent fracas suivi de tintements d'éclats de verre qui tombent me fit sursauter et lâcher mon livre. Une des vitres de ma fenêtre venait d'être brisée, et je me précipitai d'un bond pour en remonter le châssis afin de tâcher de voir quelle avait été la cause du dégât.

Il me semble avoir déjà expliqué quelque part (à propos, je crois, de la mort extraordinaire de Mr. Foggatt¹) que l'immeuble occupé alors par mon appartement et par le bureau de Martin Hewitt était accessible — ou plus exactement visible, car il n'y avait pas d'entrée de ce côté — sur sa partie postérieure. Il y avait là une petite cour, à laquelle on accédait par un passage communiquant avec la rue qui passait derrière, et c'est sur cette cour que donnait la fenêtre de mon salon.

« Hé, là-bas ! » criai-je par ma fenêtre. Mais nul ne me répondit, et je ne distinguai personne dans la cour. Il est vrai que, même par beau temps, elle était fort obscure, n'étant éclairée en aucune façon à partir du moment où le marchand de journaux qui y tenait boutique avait fermé ses volets et regagné ses pénates, comme c'était le cas actuellement. Autant qu'il me fut possible d'en juger, la cour était déserte. Dans la journée des plombiers avaient travaillé à remplacer une conduite qui passait auprès de la boutique, et je me fis la réflexion qu'on avait dû, pour casser mon carreau, se servir d'une des pierres qu'ils avaient balayées et mises en tas après avoir achevé leur tâche. Néanmoins, pendant que j'étais ainsi penché pour regarder, deux individus sortirent en courant du passage dans la cour, et se dirigeant en droite ligne vers un coin noir, reparurent un instant après dans une partie moins sombre, en traînant par les bras un

¹ Voir « L'Affaire de Mr. Foggatt », in *Les Enquêtes de Martin Hewitt*. (N. d. É.)

troisième homme qui devait y être caché. Cet homme — qui me fit l'effet d'être de plus petite taille que ses assaillants — se débattait farouchement mais en pure perte, car les autres ne tardèrent pas à l'emmener dans le passage pour le conduire vers la rue. Mais ce qu'il y avait de plus extraordinaire dans cette scène, c'est qu'elle se passait au milieu du plus profond silence. Aucun cri, aucune exclamation, aucune protestation ne sortait de la bouche des trois hommes qui en étaient les acteurs. C'est sans un mot que les deux premiers faisaient traverser de force la cour au troisième ; c'est sans un mot que le troisième résistait et luttait pour se débarrasser d'eux. Ma stupéfaction était telle que j'en restai d'abord interloqué, et lorsque je retrouvai ma voix pour crier, ils étaient déjà dans le passage. Mes appels ne les intimidèrent en aucune façon, d'ailleurs, et l'instant d'après ils avaient disparu. Deux minutes plus tard, j'entendis un cab démarrer dans la rue, et je me doutai que les deux individus emmenaient leur prisonnier.

Assez perplexe, je m'éloignai de la fenêtre et retraversai pensivement mon salon. En y réfléchissant, il me parut assez probable que c'était l'homme qu'on venait d'enlever sous mes yeux qui avait brisé ma vitre. Mais pourquoi avait-il fait cela ? Je regardai par terre autour de moi et finis par apercevoir le projectile que je cherchais. C'était, ainsi que je l'avais supposé, une pierre enveloppée de plâtre, mais entourée d'un vieux bout de papier qui s'était un peu entrouvert en tombant sur mon tapis, ce qui prouvait qu'il avait dû être roulé en hâte autour de la pierre. Mais, encore une fois, pourquoi ? On est peut-être fondé à considérer comme une marque de politesse d'offrir un caillou empaqueté au lieu de le présenter à nu ; seulement, où la politesse devient moins apparente, c'est quand le caillou est envoyé à travers une fenêtre fermée. Et puis, en somme, pourquoi un caillou ? Je détortillai le papier et l'éalai à plat. Je m'aperçus alors qu'il était recouvert de quelques strophes musicales rapidement écrites à la main, dont voici un fac-similé :



Cela ne m'apportait aucun éclaircissement, et j'avais beau retourner le papier dans tous les sens, je n'y comprenais absolument rien. À part la musique et le titre du morceau — *Les Lanciers de Flitterbat*, griffonné dans le haut —, il n'y avait pas autre chose. Le papier était vieux, malpropre et déchiré.

Que pouvait bien vouloir dire tout cela ? Il n'y a rien d'in vraisemblable à ce qu'un homme, placé dans certaines circonstances anormales, ait recours à un tel procédé pour transmettre une communication urgente à un ami, voire même pour l'appeler à son secours ; mais ce n'était évidemment pas le cas. Ce n'était pas une communication que j'avais là sous les yeux, c'était un morceau de musique sans temps ni mesure, tel qu'on pourrait l'écrire pour noter d'une façon précise un air dont on est capable de se rappeler facilement la mesure. En outre, c'était quelque chose qui ne datait certainement pas d'hier et qui n'avait par conséquent pas été écrit à l'instant même pour implorer de l'aide. À quel dément serait-il venu à l'idée d'avoir recours à un tel acte de violence pour m'offrir les strophes oubliées de quelque vieillot quadrille ? Au fait, peut-être ne fallait-il pas chercher plus loin l'explication. Celle-ci était de beaucoup la plus plausible : cet homme était un fou échappé que ses gardiens avaient poursuivi et rattrapé. Un pauvre diable hanté par quelque singulière obsession qui, non seulement le poussait à envoyer à la volée des

morceaux de musique à travers les fenêtres qu'il rencontrait, mais encore l'incitait à observer le mutisme le plus complet tout en se démenant pour reconquérir sa liberté.

Je retournai à ma fenêtre et me penchai à nouveau pour regarder dans la cour, et il me parut de plus en plus évident que ce caillou enveloppé de papier ne m'était pas spécialement destiné, mais qu'il avait été lancé dans ma fenêtre parce que c'était la seule des étages inférieurs qui fût éclairée à cette heure. La plupart des fenêtres voisines appartenaient en effet à des bureaux qui fermaient de bonne heure le soir.

Curieux de connaître l'air de ces *Lanciers de Flitterbat*, je repris le papier chiffonné, le posai tant bien que mal sur le pupitre de mon piano et me mis à le déchiffrer de mon mieux, en adoptant la mesure qui me parut la plus appropriée et en la modifiant selon les résultats que j'obtenais. Mais je fus complètement déçu dans mon attente : j'avais beau m'y prendre de n'importe quelle façon, il était impossible d'en rien tirer ; les notes ne semblaient même pas se coordonner pour former un air quelconque. Voyant cela, je me remis à réfléchir, et naturellement sans plus de succès qu'auparavant. J'avais bonne envie de tenter de voir Hewitt pour lui demander s'il était capable de me fournir la solution de l'énigme ; mais je me dis qu'il y avait de grandes chances pour qu'il fût déjà parti, et décidant d'attendre au lendemain, je me disposais déjà à me replonger dans la lecture de mon bouquin d'économie sociale lorsque Hewitt lui-même entra chez moi.

Il avait été retenu très tard à son bureau par l'examen d'un volumineux dossier relatif à une affaire qui venait de lui être confiée, et ayant maintenant terminé son travail venait s'informer si j'étais disposé à faire une promenade avant de me coucher, ainsi que cela m'arrivait fréquemment. Je lui tendis le papier et la pierre. « À la place de promenade, Hewitt, lui dis-je, j'ai ce soir un petit rébus à vous proposer. Sauriez-vous m'expliquer ce que peuvent signifier ces deux objets ? » Et je me mis à lui raconter mon aventure de la soirée.

Hewitt m'écouta attentivement et examina l'un après l'autre le papier et le fragment de maçonnerie. « Vous dites que ces gens ne faisaient absolument aucun bruit ? me demanda-t-il.

— Aucun, à part celui qu'ils faisaient naturellement en luttant... Encore semblaient-ils s'efforcer de l'atténuer le plus possible.

— Avez-vous été à même de vous rendre compte si les deux individus bâillaient l'autre ou lui mettaient la main sur la bouche ?

— Non... Oh ! pour cela non, j'en suis sûr. Il faisait très sombre dans la cour, c'est évident, mais pas assez sombre malgré tout pour m'empêcher de voir ce qu'ils faisaient.

— Et quand vous avez crié par la fenêtre la première fois, aussitôt après que votre carreau eut été cassé, vous n'avez obtenu aucune réponse, bien que celui que vous supposez avoir lancé la pierre ait été là déjà et tout seul ?

— Non, je n'ai absolument rien entendu. »

Martin Hewitt resta pensif pendant une bonne demi-minute, puis me dit : « Il y a certainement quelque chose là-dessous. Quoi ? Je n'en sais encore rien ; mais quelque chose de sérieux, j'en gagerais. Alors, c'est bien vrai, vous ne voulez pas faire un tour avec moi aujourd'hui ? »

Sur ce point, ma résolution était bien prise. Mon terrible bouquin m'avait déjà battu trois fois, et si j'avais jamais le malheur de l'abandonner avant de l'avoir fini, il me poursuivrait comme un cauchemar. Du reste, il n'en restait plus que quelques pages et j'étais fermement résolu à les achever et à écrire mon compte rendu avant de me mettre au lit. Je fis donc comprendre à Hewitt qu'il était inutile d'insister, que rien ne me ferait sortir ce soir-là.

« Très bien, me dit-il ; en tout cas, vous ne voyez pas d'inconvénient, je pense, à me prêter ces objets ? » Il me montra la pierre et le papier.

« Pas le moindre, répliquai-je. Si cela peut vous faire plaisir, prenez-les ; mais si vous obtenez autant de musique grâce au caillou que j'en ai obtenu grâce au papier, je vous préviens que votre soirée ne se traduira pas par un concert. Bonne chance et bonne nuit ! »

Hewitt partit donc avec le casse-tête dans sa main, tandis que je m'absorbais derechef dans l'étude ingrate de mon économie sociale en bénissant l'homme qui avait eu la bonne inspiration de me casser mon carreau. Sans cette bienheureuse diversion, je suis sûr que le sommeil n'aurait pas tardé à me terrasser une fois de plus.